

Les mots sont des nombres comme les autres

Marie Bélisle

Numéro 157, décembre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93357ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélisle, M. (2019). Les mots sont des nombres comme les autres. *Les écrits*, (157), 104–107.

LES MOTS SONT DES NOMBRES
COMME LES AUTRES

Fabrication 01 : j'écris l'objet en octets

Le littéraire et le numérique, ici et maintenant, avec ce que cela comporte de parti pris et sachant que l'histoire est cruelle pour tout ce qui cherche à s'inscrire dans un improbable et bien transitif présent. Tel est le sujet. Le littéraire, comme le numérique, met en œuvre un ensemble complexe de processus dont la finalité est de traiter un ensemble tout aussi complexe de données. L'analogie peut sembler provocatrice, voire hérétique, aux yeux de celles et ceux, nombreux encore en ce siècle malgré les avancées théoriques du précédent, pour qui l'art est avant tout, voire exclusivement, *expression*. Cependant, en matière littéraire comme en (presque) toutes autres, le virage numérique est pris. Cela ne change pas l'essence de l'objet, même si cela en modifie les conditions d'existence et de réalisation. Et il y a bien là un programme d'écriture : de quoi produire quelques octets de textes brefs, subjectifs et néanmoins motivés sur l'alliance de moins en moins contingente du littéraire et du numérique.

Proposition 01 : ne confondons pas fidélité et exclusivité

En matière d'écriture comme en bien d'autres matières^[1], l'amour d'un objet n'exclut pas tous les autres. On peut aimer le noir et le rouge, et le rouge et le blanc, on peut aimer Montréal et Florence, on peut aimer Rutebeuf et Mallarmé, Duras et Perec, Filippo Lippi et Rothko. En des amours simultanées et parallèles, en quelque sorte. Ainsi, on peut aimer le stylo-plume et le papier bible tout autant que le clavier design et l'écran haute résolution ; on peut avoir envie et besoin tout autant de l'écriture manuscrite avec ses blancs, ses ratures et ses retours (et du chant de la plume et du murmure de la mine de plomb) que de l'écriture numérique, avec ses silences invisibles et ses errances disparues (et de la douceur des touches et des subtiles percussions de la frappe). Le plus souvent, l'une ou l'autre écriture s'impose, comme s'il allait de soi que ceci s'écrirait au crayon et cela au clavier^[2]. Les grandes amours ne s'expliquent pas. Et, que l'on parle d'écriture manuscrite ou d'écriture digitale (l'anglicisme, ici, est voulu), c'est toujours de manufacture qu'il s'agit.

[1] Est-ce vraiment un hasard si le concept de polyamour émerge (du moins dans le discours) en un mouvement synchrone avec l'essor du numérique, comme si le pluriel cessait de contredire le singulier ?
[2] « Et si la stratégie, comme pour la fausse opposition entre lecture numérique et lecture papier, était la pluralité de nos usages ? » (F. Bon, *Après le livre*).

Conversation 01: sur l'institution

À chaque fois qu'une nouvelle technologie plus performante semble en passe de changer les règles établies d'un système, ce système tout entier a tendance à produire une contre-réaction.

Alessandro Ludovico, *Post-Digital Print*, p. 60

Le phénomène de résistance au changement est d'autant plus fort que le domaine au sein duquel le changement advient est institutionnalisé, codifié, hiérarchisé, voire mystifié... comme peut l'être l'écosystème littéraire et les instances critiques et commerciales qui le régulent. On aurait pu penser que la généralisation de l'usage du numérique pour l'écriture et la lecture et la relative démocratisation des outils matériels et logiciels entraîneraient entraîneraient une multiplication des productions littéraires en explorant véritablement le potentiel. Or, force est de constater que les pratiques d'écriture demeurent pour l'essentiel très traditionnelles. Qui donc est si frileux ?

Proposition 02: tout le reste n'est pas que littérature

J'ai toujours réussi, sans le savoir parfois, à faire produire de la littérature aux ordinateurs que j'ai rencontrés. C'est à dessein que j'utilise les verbes rencontrer et produire, parce que j'estime que l'informatique joue un rôle qui va au-delà du traitement des données : elle modèle la matière, que celle-ci soit graphique, scientifique, économique ou littéraire. Elle nous amène à voir autrement, à traiter autrement cette matière que l'on dira première et, par conséquent, agit sur le produit final, fini ou in-fini. Ainsi, même le plus élémentaire système de traitement de texte impose à la scriptrice une distance par rapport à son acte d'écriture... et fait disparaître disparaître peu ou prou les ratures, tout au moins celles qui surviennent sous la plume ou le crayon dans le mouvement premier. Ce qui s'affiche à l'écran après une séance de travail, ce n'est plus le tout premier état du texte : au-delà de sa graphie disparue dans la typographie, tous les remords – et toutes (?) les fautes – ont été instantanément gommés, avalés de facto par la marche arrière du curseur. S'agit-il pour autant, déjà, de littérature ? Non, sans doute, mais c'est une opération sur le langage^[3] ; c'est au moins, déjà, une production.

-

[3] « L'œuvre littéraire pourrait être définie comme une opération dans le langage écrit qui implique, d'un même mouvement, plusieurs niveaux de réalité. » (I. Calvino, *La machine littéraire*)

Évocation 01 : je me souviens des énigmes de mon père

Après le repas du soir, nous restions parfois à table un long moment, mon père et moi. Il prenait une feuille de papier et un crayon et exposait une énigme, de la plus simple, celle des trains qui se croisent, à la plus complexe, celle des cinq maisons. J'apprenais à réfléchir, à distinguer l'essentiel de l'accessoire, à structurer l'information, à observer, à déduire et à me méfier des évidences. D'autres soirs, nous faisons des détours par le latin ou le grec pour découvrir le sens de quelque mot nouveau ou rare. J'apprenais leur histoire, celle qui les porte et celle qu'ils racontent, et leur couleur et leur force. D'autres soirs encore, quand l'air de l'hiver était bon, nous allions patiner dans la cour de l'école. C'était plus rare. J'avais 7 ans, 8 ans, 10 ans, j'expérimentais tout à la fois la logique et l'inventivité, et j'inscrivais à jamais dans le même espace, celui du plaisir intellectuel, la démarche scientifique et le génie de la langue.

Proposition 03: le virtuel précède le réel

Dès les années soixante, certains théoriciens et praticiens du littéraire ont entrevu le potentiel de l'informatique à l'égard de leur objet de recherche. L'informatique sortait à peine des laboratoires et des quartiers généraux, que commençait son déploiement dans tous les secteurs de l'activité civile. L'ordinateur pouvait devenir une machine à écrire et ses applications se profilaient à l'horizon du millénaire. Même si tous les possibles n'étaient pas alors réalisables, ils étaient imaginables. Un concept aussi porteur que celui de l'hypertexte^[4] ou une technologie aussi puissante que celle du web, par exemple, ont ainsi pu faire l'objet de réflexions, de projets, voire d'expérimentations partielles, bien avant que les outils n'en permettent la généralisation. Cette vision prospective du potentiel numérique sera particulièrement féconde dans les années quatre-vingt, lorsque l'ordinateur personnel deviendra de plus en plus accessible. Dès lors sera posée la typologie des possibles numérisations du littéraire: de la simple saisie à la lecture augmentée, en passant par la littérature générative, l'interactivité et le collaboratif. Tout ce qui fut alors prédit n'est pas advenu, pas encore ou pas comme prévu. Toutefois, la cartographie de la littérature numérique était esquissée.

[4] Théorisé notamment par Ted Nelson, en 1965.

Conversation 02: sur la transformation

Des formes considérées comme mineures rejoignent les principales, mais la littérature ne se saborde pas pour autant.

François Bon, *Après le livre*, p. 129

Le récit, le journal, voire le poème ont depuis plusieurs années déjà pris la route des blogues. Les formes s'en sont souvent trouvées fragmentées et cette mutation de la forme, cette mouvance de l'inscription a à son tour entraîné une mutation de la littérature imprimée; elle en a, à tout le moins, été simultanée. Car, en effet, la littérature est une (al) chimie qui obéit à l'axiome de Lavoisier.

Proposition 04: le numérique déplace le projet du livre

Certaines œuvres littéraires ne peuvent être produites, voire sont impensables, sans recourir au numérique: hypertexte, interactivité, réalité augmentée, génération automatique. Sans réfléchir plus avant, nous pourrions conclure que le numérique permet *plus* que l'imprimé, qu'il ouvre un champ de possibles encore largement inexploré. Auquel cas le numérique serait *mieux* que l'imprimé. Or, certaines productions littéraires sont impossibles en numérique ou condamnées à une diffusion sur des systèmes propriétaires^[5] d'accès plus ou moins restreint (plateformes ou logiciels) à la pérennité douteuse: calligrammes et autres manipulations typographiques, leporello^[6] et autres façonnages complexes. Le numérique, donc, fait également *moins* que l'imprimé; il ferme un champ de possibles encore insuffisamment exploré. Tout jugement dogmatique, pour ou contre le numérique, ne peut dès lors être qu'idéologique. Comme la photo a déplacé le propos de la peinture – hors du champ de la représentation –, le numérique déplace le projet du livre. La photo existe à côté de la peinture dans le territoire des arts visuels: le numérique existe à côté de l'imprimé dans le territoire des arts textuels.

[5] Un système est dit propriétaire lorsqu'il est conçu pour un matériel d'un constructeur donné.

Le format *mobi*, lisible exclusivement sur les liseuses Kindle, en est l'exemple littéraire le plus patent.

[6] Le leporello est un livre qui se déplie comme un accordéon selon une technique particulière de pliage et de collage des pages. (Source: Wikipedia)